

La vie au C.6

(Texte complet)

Dans « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* », l'existence au C.6 est longuement décrite par quelques uns de ses anciens, « Canard », « Paul », « Le Fauve », « Bébert » et « Pédago ». C'est à eux que les souvenirs qui suivent ont été empruntés en vrac.

Les premiers sont arrivés le 27 mars à Vauneyre pour aménager et pendant tout l'été, le camp ne va pas beaucoup bouger de cette grange qui appartient à la famille Fermond, de Vassieux, et qui est plantée au-dessus du hameau de Jossaud, au bord de la forêt de Lente, dans une clairière où elle avait été bâtie pour en abriter le foin.

Une alerte est toutefois mentionnée :

« La première alerte obligea à un départ sans précipitation. Les Italiens étaient signalés un peu partout dans le Vercors, et il parut à tous préférable de quitter les lieux plutôt que de s'y laisser cerner. C'est ainsi que, par un frais matin de mai, la colonne du C.6 se mit en marche en direction des roches de Quint, puis de là vers La Rochette. Le col de Lachau n'ayant pas été spécialement visé par l'ennemi à plume, une huitaine de jours après, nous étions installés de nouveau. »

... un matin de mai... certainement la montée italienne du 28 qui a fait déménager tant de monde.

L'arrivée par Vauneyre se faisait d'abord à Vassieux par les braves cars Perriat. Il fallait ensuite monter à pied par le raidillon, chargé de son maigre bagage et de matériel pour le camp arrivé par le même car.

Une arrivée parmi d'autres :

« La montée des Grands Goulets avec le car nous paraît formidable et l'Insecte se demande si nous ne montons pas au ciel. Descente à Vassieux où un petit homme, la figure ronde, coiffé d'une casquette à oreilles, nous appelle et nous déclare : « Je suis le chef de camp, suivez-moi. » « Allons-y », dis-je. (...)

En escaladant le col, nous grognons tant il fait noir, butons les racines et les cailloux, nous étalant avec des kyrielles de jurons, dans un fracas de vaisselle et de ferblanterie.

Un point de lumière nous apparaît entre les arbres, nous touchons au but de notre course, entrons dans une écurie pompeusement dénommée cuisine (...) Des appels et des bruits se font entendre au-dessus de nos têtes, dans le grenier à foin, pardon ! le dortoir : du plancher dégringolent des énergumènes tirés de leur sommeil et qui nous dévisagent en silence. Pendant que nous commençons à nous restaurer devant une omelette, ils regagnent leurs pénates, par une trappe, ce qui m'explique leur descente vertigineuse de tout à l'heure.

Après une excellente nuit, nous sommes éveillés par un « au jus là-dedans » proféré à force braillements.(...)

Nous trouvons là Zozo, Canard, Raton, Ficelle, La Gonfle, Jules et quelques autres. Nous faisons plus ample connaissance au cours de la corvée de pluches. »

Pour manger :

« Les collectes partaient de Saint Jean en Royans ou de Romans, et nous parvenaient par des chemins multiples avec en dernier lieu la montée à dos depuis Vassieux.

Et ça, c'était pour l'ordinaire, patates ou fayots avec quelquefois, pour une grande

occasion, un dessert, de la pogne de Romans arrosée de clairette de Die.

(...) Je vous ai parlé du menu ordinaire, de celui normalement acheminé par l'organisation ; mais si le ravitaillement se faisait attendre ou si les moutons de Barraquan se rapprochaient de la forêt, voulant voir ce qui s'y passe, alors malheur à eux ! Certains d'entre nous en faisaient leur affaire autant par jeu que par nécessité, sachant que de toute façon ils seraient triomphalement accueillis.

(...) Certains mois nous avons reçu un tonneau de viande salée. Incapables de nous prononcer sur sa qualité et son espèce, nous l'avions baptisée bouc. Même dessalé et cuit dans la grande galtouze, le « bouc » par son odeur et sa coriacité explique les exploits renouvelés des amateurs de gigot. »

Le jour où arrive une vache, évidemment...

Il y en eut même un troupeau :

« Le troupeau qui était là pour subvenir à notre subsistance n'était pas sans nous donner quelques sujets de préoccupation. Aussi, Prosper, coiffé d'un vieux mou déformé, tenait lieu de vacher. Mais pour nos vaches, tout allait tant qu'il ne fallait pas les conduire à l'abreuvoir. Deux chemins s'offraient à elles ; elles empruntaient le mauvais et tournaient en rond autour de la clairière. Pour recourir aux grands moyens, aux braillements de Prosper, accourait tout le personnel disponible, armé en l'occurrence de triques en main . Alors le rodéo commençait, les vaches « patalaient » (...), mugissantes et sonnaillantes, les chèvres suivaient bêlant, les chiens aboyaient, et tous nous courions derrière, Jules, spécialiste du cross, une longue gaule en main, la barbe majestueuse et flottante au vent de la course, hurlant, le torse nu, un short lui tombant sur les genoux, suivi d'une bande vociférante et hilare. »

Pour l'eau, il fallait aller au col de Lachau, au puits devant la maison forestière :

« La corvée d'eau, parlons-en : trois fois par jour, quelquefois deux quand le cuisinier n'était pas trop exigeant, deux hommes partaient au puits à 800 mètres, avec un tonneau suspendu à un brancard. L'aller consistait en une promenade en forêt, mais au retour, qui portait le brancard à bout de bras, qui le portait sur ses épaules, le tonneau était toujours aussi lourd, le sentier aussi grim pant. On établissait des records : deux pauses, une pause, pas de pause pour les gens athlétiques. Pour d'autres, vingt, trente pauses ou une arrivée sur les genoux.

Cette eau journallement apportée, à tour de rôle, servait à la cuisine, à la boisson et assez peu pour notre toilette. Cette parcimonie explique le nombre de barbus économes de l'eau, autant que du savon. »

Et les veillées :

« La nuit descendait tôt dans nos montagnes, l'éclairage primitif se composait de lampes à carbure qui donnaient une faible et variable lumière. Aussi, les longues veillées se passaient à discuter en groupe sur une idée qui avait séduit l'assemblée, et chacun donnait son avis ou sa pensée.

Mais cela ne se terminait pas sans quelques chansons. Les virtuoses nous régalaient de leur répertoire invariable. Fric chantait « Les fanfreluches », « Le temps des cerises », des extraits d'opéra, « Le veau d'or » ; l'Insecte chantait « L'apache » en se donnant des airs de voyou ; le Pape envoyait « Plaisir des dieux » et autres grivoiseries ; mais l'imbattable, le superbe, le clou était Prosper avec « Valse de Vienne », et surtout « La romance de Maître Patelin » qu'il n'a jamais pu terminer, coupé qu'il était par d'imbéciles réflexions ayant pour but de le faire rouspéter.

Puis, pour bien terminer la soirée, de temps à autre un anonyme quelconque

s'écriait : « Symphonie musulmane ». Les cris aigus de Raton donnaient l'approbation générale, le Niocle suppliait d'épargner les marmites, et au signal d'un maestro d'occasion, une cacophonie sans nom s'ensuivait, un ouragan de sons bizarres, de hurlements, montait et descendait sur un air où on arrivait vaguement, oh ! combien vaguement, à discerner « Trabadja la moukère ». Après avoir crevé quelques bidons, écrasé quelques gamelles ou quelques quarts, époumonés, nous cessions nos jeux, joyeux et prêts à passer une bonne nuit dans le mélange moitié puces moitié foin qui nous servait de litière. »

Il était d'autres veillées, dans les fermes du hameau voisin de Jossaud.

Ils étaient jeunes, ils avaient bon appétit, le ravitaillement était souvent chiche, aussi celui que leur procuraient ces gens, notamment le lait de leurs vaches, était-il le bienvenu. Et puis ils avaient tout quitté, leurs proches, leur domicile, leur travail ; se retrouver le soir dans une vraie maison, chez des gens amicaux qui avaient l'âge de leurs parents leur donnait un moment la tendresse de se retrouver un peu chez eux. Enfin, ils étaient isolés dans ce coin perdu du Vercors, sans radio ; si parfois un journal leur parvenait, l'actualité y était déformée, Vichy y veillait. Aussi l'écoute de Radio Londres les aidait à avoir une vue plus juste de la situation et peut-être de leur place de résistants dans ce monde en guerre.

« Le hameau de Jossaud, placé sous notre col à quelques minutes de galopades dans les rocs abrupts, nous procurait du lait et du ravitaillement. Ses habitants, de bonnes gens, aimaient à nous voir, nous sentir là près de chez eux, et chaque soir ils étaient heureux de laisser envahir leur maison par quelques uns d'entre nous. Les émissions de Londres apportaient avec l'espoir un peu de force, et on remontait tard dans la nuit avec du lait, et le cerveau bourré de nouvelles qu'il fallait débiter aux camarades restés en haut, sans une erreur. »

Lucette Guillet, qui épousera quelques années plus tard Marius Guillet, natif de Jossaud, fils de Julien et Rémisia, a entendu raconter dans sa belle-famille que des jeunes du C.6 venaient chez eux moudre leur café, écouter la radio, parfois même coucher et que, dans cette même ferme, étaient tuées les vaches pour le camp.

En août, la tendance impulsée par le comité de combat d'une plus grande indépendance entre villages et camps parvient au C.6 :

« (...) la crise vint. Le camp était pris en charge et soutenu par l'organisation civile de Saint Jean en Royans, qui en était arrivée à procéder à des collectes à peine clandestines pour assurer la subsistance de plus de trente solides appétits. Il fallut donc passer le camp à l'A.S. qui prenait en main petit à petit l'ensemble de la Résistance en Vercors. »

Le C.6 restera à Vauneyre jusqu'en septembre 1943, après que se soit produit, à Jossaud justement, un triste et tragique événement dont il sera question plus loin.

Une balade sur les traces des jeunes du C6

Ceux qui voudraient suivre exactement le chemin d'un jeune arrivant pourront partir de Vassieux à pied. Les autres laisseront leur voiture au Col de Lachau.

De Vassieux, on voit bien le vieux chemin qui, au nord-ouest du village, entaille la montagne en biais, montant vers le Mémorial de la Résistance en passant au-dessus du hameau de Jossaud. Au Col de Lachau, la maison forestière n'existe plus, seul reste un petit abri en mauvais état et de vagues ruines sous la végétation. Le puits était tout proche. Il a été comblé par les travaux du parc de stationnement du mémorial qui ont ainsi nivelé un élément de mémoire. En cherchant bien, on

peut encore voir un morceau de sa margelle dans lequel demeure scellé un tronçon du montant en fer de la poulie.

Du col, on descend quelques dizaines de mètres en direction de Vassieux ; un petit chemin part à gauche et, en un gros quart d'heure, il emmène à la grange de Vauneyre, toujours debout dans sa clairière. Elle n'a pas été brûlée par les Allemands mais seulement endommagée par un bombardement aérien. Les propriétaires en ont restauré le toit en 1974 et Charles Fermond a confectionné un petit écriteau fixé au-dessus de la porte, pour la mémoire. L'énorme hêtre est encore là mais les années l'ont privé d'une bonne partie de son branchage.

Si de là, on veut faire une des promenades coutumières des jeunes réfractaires, prendre en direction Nord-Ouest, le chemin le plus évident qui, en cinq minutes, fait arriver au Petit Pré. On le contourne par la gauche, et non par la droite, comme l'indique une carte et on entre dans la vaste et belle prairie de Derbounouse, qu'on effleure à peine, pour prendre tout de suite carrément à droite. Cinq minutes après, on arrive à une fourche, juste avant un petit ressaut sur lequel, dans le V de la fourche, sont perchés trois sapins. On prend à gauche en direction du Col de La Mure. On le traverse et on monte au Serre Plumé. Le petit sommet, effectivement plumé, est en bonne place pour observer en tous sens cette partie du Vercors. De belles jubarbes fleuries en été.

Si on veut passer la nuit dans la sympathique cabane de Crobache, on descend plein Ouest. De Crobache, un sentier, d'abord au Sud, puis à l'Est, reconduira au Col de La Mure puis à Vauneyre.